
La guerre d'Algérie au prisme de la littérature de jeunesse : panorama critique

PAR PIERRE-LOUIS FORT

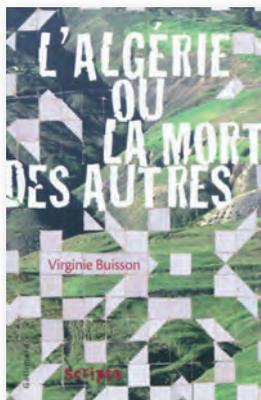
La guerre d'Algérie (1954–1962) a laissé des cicatrices profondes tant dans la société française que dans la société algérienne. Il faut attendre les années 1990 pour que les auteurs pour la jeunesse s'emparent réellement du sujet – en 1993 paraissait le roman de Jean-Paul Nozière, *Un été algérien*. Qu'en est-il de l'offre éditoriale actuelle en matière de fiction ?

Pierre-Louis Fort en souligne la richesse et la diversité : diversité des genres, des lectorats, plus ou moins jeunes, auxquels ces livres s'adressent, mais surtout des points de vue adoptés selon le choix du ou des narrateurs, souvent de l'âge des lecteurs, leur permettant de vivre par procuration une expérience saisie sur le vif, du côté français ou du côté algérien.

Au-delà de la dimension d'inventaire l'auteur de cet article appréhende la visée de ces œuvres si différentes : éducative, mémorielle, humaniste au sens le plus fort du terme, vers une réconciliation possible.



Pierre-Louis Fort
Maître de conférences
en langue et littérature
françaises, Université
de Cergy-Pontoise.



Si la guerre d'Algérie a longtemps été la « guerre sans nom », elle n'a jamais été une guerre sans littérature : au contraire, nombreuses sont les œuvres qui la mettent en scène, la (re)visitent et l'interrogent. Parmi ces productions, on note, depuis les années 1990, le poids croissant de la littérature de jeunesse. Le mouvement s'est même accéléré en 2012, au moment du cinquantenaire de l'indépendance algérienne, avec la réédition d'œuvres phares (ainsi de *L'Algérie ou la mort des autres* de Virginie Buisson) ou la parution de nouveautés (*La Prisonnière du djebel* de Didier Daeninckx par exemple). Aujourd'hui, les publications proposées aux jeunes lecteurs dessinent un panorama riche, loin de toute appréhension manichéenne d'un conflit sanglant et complexe qui a laissé, de part et d'autre de la Méditerranée, des traces multiples et douloureuses.

UNE VOLONTÉ DIDACTIQUE TRÈS SOUTENUE

Au-delà de leur diversité générique (albums, romans, textes quasi-auto-biographiques) et du large spectre des destinataires (du cycle 2 de l'école primaire avec un album comme *Wahid* de Thierry Lenain et Olivier Balez, jusqu'aux élèves du secondaire avec un roman comme *Un été algérien* de Jean-Paul Nozière), les œuvres traitant de la guerre d'Algérie se caractérisent par une volonté didactique marquée : il s'agit très souvent de proposer un récit (fictif la plupart du temps) dans le but d'instruire le lecteur en lui permettant de saisir à la fois les enjeux et le déroulé chronologico-événementiel de la guerre. Les titres des collections témoignent à l'envi de cette dynamique avec des dénominations comme « Les Romans de la mémoire » chez Nathan, « Roman historique » au Livre de Poche, « Histoire et société » chez Oskar Éditeur ou encore « Histoire d'Histoire » pour Rue du monde.

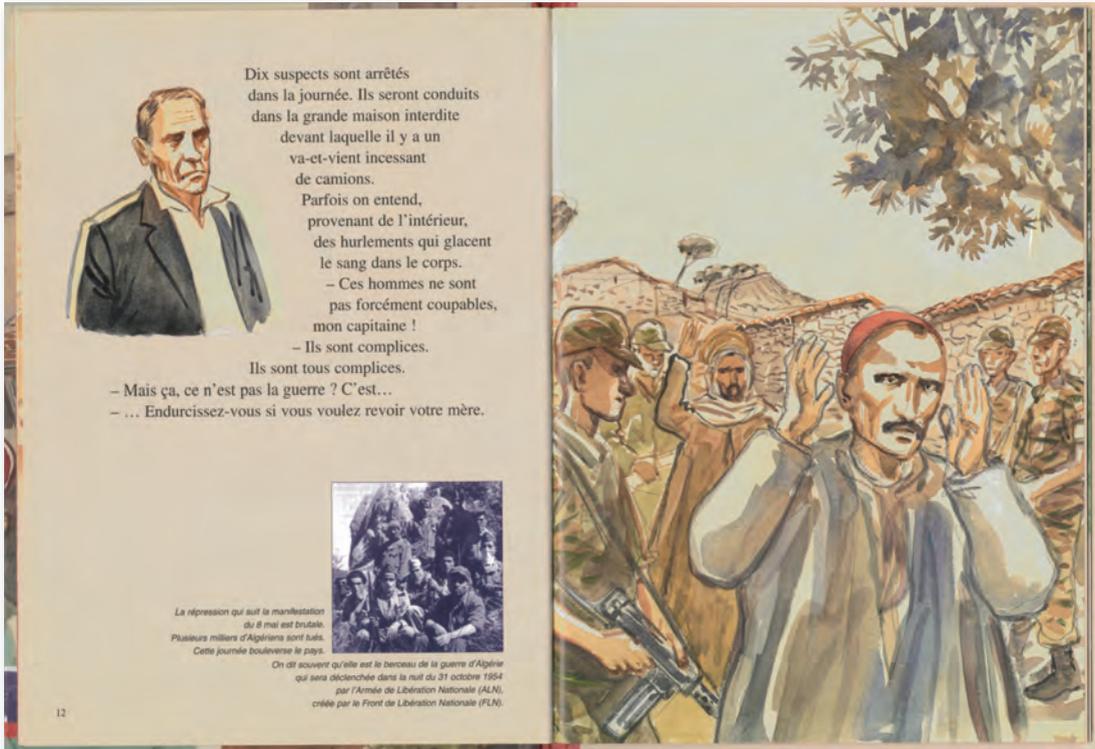
Au sein de ces œuvres, les dispositifs destinés à expliquer le conflit sont variés. On y trouve des frises chronologiques plus ou moins détaillées, des lexiques, des notes, des préfaces et des postfaces, voire des dossiers très fournis (chez Oskar par exemple). Si l'accompagnement se veut la plupart du temps neutre et scientifique, il en appelle parfois de façon accrue à la sensibilité des lecteurs : Pierre Davy intitule la postface de son roman *Oran 62 – la rupture* « Une douloureuse séparation », Raoul Dubois, dans l'avant-propos de *Sous le calme du djebel* de Robert Bigot, insiste sur le « silence, celui de la mauvaise conscience » et Emmanuel Roblès évoque, dans la préface de *... Et puis je suis parti d'Oran*, texte « en grande partie autobiographique » de Lucien-Guy Touati, « la confession bouleversante d'un jeune garçon sensible et confiant ».

À l'instar de ce récit, les textes sont en effet souvent construits autour de personnages entraînés dans le cours d'une histoire qui leur échappe ou les dépasse et qu'ils essaient de comprendre tout en la vivant. Cela permet au jeune lecteur, pris dans un mouvement d'identification et de mise en abyme, d'appréhender narrativement les événements qui résonnent, dans un second temps, avec le dispositif d'accompagnement paratextuel. En ce qui concerne les albums, il en est deux qui proposent une réalisation un peu différente, dans le sens où fiction et instruction jouent de façon encore plus resserrée : dans *Quand ils avaient mon âge, Alger 1954 – 1962*, un livre paru chez Autrement Jeunesse, la narration est avant tout destinée à habiller un fond

↑
Virginie Buisson : *L'Algérie ou la mort des autres*, Gallimard, 2011 (Scripto).

↑
Didier Daeninckx : *La Prisonnière du djebel*, Oskar Éditeur, 2012 (Histoire et société).

←
Jean-Pierre Vittori, ill. Jacques Ferrandez : *Midi pile, l'Algérie*, Rue du monde, 2001 (Histoire d'Histoire).



↑
Jean-Pierre Vittori, ill. Jacques Ferrandez : *Midi pile, l'Algérie*, Rue du monde, 2001 (Histoire d'Histoire).

↓
Gilles Bonotaux et Hélène Lasserre, ill. Gilles Bonotaux : *Quand ils avaient mon âge. Alger 1954-1962*, Autrement Jeunesse, 2002



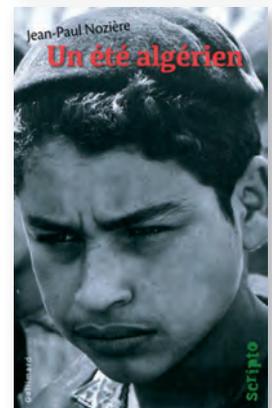
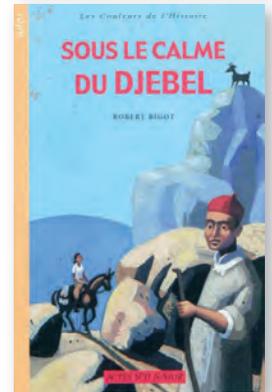
documentaire et historique basé sur les éléments saillants du conflit. Les dates ponctuent ainsi le déroulement de l'album tandis que texte et image sont habités, au-delà de leur dimension récréative, par une forte volonté explicative. L'aventure des enfants n'est en fait qu'un prétexte à une leçon d'Histoire. Plus complexe, l'album *Midi pile, l'Algérie* de Jean-Pierre Vittori, illustré par Jacques Ferrandez, met en regard d'authentiques photographies d'époque et des commentaires historiques, en écho simultané à une véritable intrigue, ici articulée autour de l'enquête menée par un groupe d'enfants autour de l'arrivée d'un inconnu sur leur terrain de jeu secret.

Quelques textes, néanmoins, échappent à cette volonté d'instruction, certainement parce qu'ils n'ont pas été publiés, initialement, dans des collections à destination des jeunes publics : c'est le cas, par exemple de *L'Algérie ou la mort des autres*, de Virginie Buisson publié en 1978 à la Pensée sauvage, ensuite réédité en « Folio Junior » (1981) puis en « Scripto » (2011), qui se caractérise par une écriture fragmentaire placée sous le signe de la sensation et de l'émotion, donnant au texte moins des accents d'explication historique que de témoignage sensible.

DES ŒUVRES AUX REGARDS DIVERS ET SANS TABOUS

Si elles visent la saisie du déroulement des événements ainsi que leurs enjeux, les œuvres portant sur la guerre d'Algérie n'en sont pas pour autant corsetées par une forme de pédagogisme rigide qui aspirerait à l'établissement d'un savoir consensuel et figé. Bien au contraire, elles proposent une grande diversité de regards et se méfient des tabous.

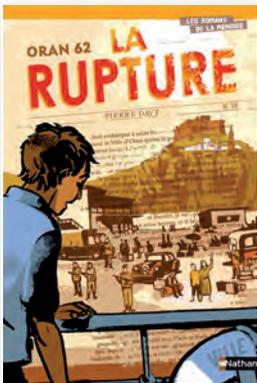
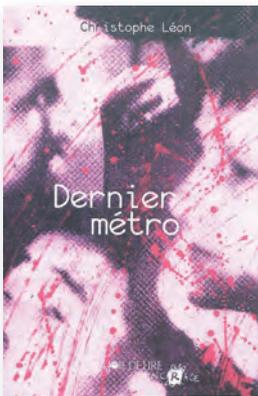
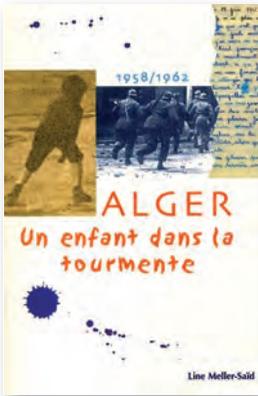
Les textes du corpus peignent le conflit sous toutes ses dimensions et avec toutes les positions envisageables (celles des Algériens, des Pieds-Noirs, des appelés du contingent, des Harkis et des combattants du FLN). Les divers points de vue sont confrontés et approfondis, par le biais des dialogues, des monologues ou tout simplement par l'action des personnages : regards d'adultes et d'enfants sont ainsi mis en perspective. Les héros restent néanmoins, de façon majoritaire, des enfants (qui peuvent même être les narrateurs). Les auteurs proposent une histoire « à hauteur d'enfant », c'est-à-dire, comme l'explique Catherine Milkovitch-Rioux, en recourant à une « stratégie de reconstitution, dans le texte et l'image, de l'échelle de représentation propre au regard de l'enfant ». Si, par ailleurs, le regard des enfants français prédomine, les auteurs sont loin de s'y cantonner. On rencontre ainsi, à côté de celui des héros pieds-noirs ou fraîchement arrivés de métropole, le regard d'enfants algériens. C'est le cas du personnage de Youssef dans *Quand ils avaient mon âge, Alger 1954 - 1962* dont le point de vue est d'autant plus mis en valeur qu'il clôt l'album. Certaines œuvres poussent plus loin encore cette perspective : Jacques Delval dans son roman *Le Train d'El Kantara* place le jeune Lakdar au centre du récit et Jean-Paul Nozière dans *Un été Algérien* délègue la narration à Salim, un adolescent qui va entrer progressivement dans le camp du FLN. Pas de point de vue tabou donc.



↑
Lucien-Guy Touati : *... Et puis je suis parti d'Oran*, Flammarion, 1985 (Castor Poche).

↑
Robert Bigot : *Sous le calme du djebel*, Actes Sud Junior, 2003.

↑
Jean-Paul Nozière : *Un été algérien*, Gallimard Jeunesse, 2012 (Scripto).



↑
Line Meller-Saïd : *Alger un enfant dans la tourmente 1958-1962*, Éditions Raphaël, 2001.

↑
Christophe Léon : *Dernier métro*, La Joie de Lire, 2012 (Encrage).

↑
Pierre Davy : *Oran 62 - la rupture*, Nathan, 2002 (Les Romans de la mémoire).

Pas de tabou non plus dans la manière d'écrire la guerre, en dépeignant notamment sa dimension véritablement sanglante : les œuvres mettent toutes en perspective la mort qui est l'horizon des textes, qu'elle soit l'œuvre de l'OAS, du FLN ou de l'armée française. Souvent annoncée dès le début, sa place se renforce au fur et à mesure de l'avancée du récit, jusqu'à le saturer. On la retrouve alors sous de multiples formes, qu'elle soit donnée à mains nues ou bien avec des couteaux, des bombes, des grenades, qu'elle soit le résultat d'attentats, de tirs à l'aveugle, ou encore celui d'atroces tortures. Les œuvres montrent qu'on tue massivement en Algérie et les textes insistent non seulement sur la sauvagerie mais aussi sur l'arbitraire des déchaînements de violence conduisant à la mort. Les illustrations des albums ne sont pas en reste et proposent des images violentes. Une des planches de *Quand ils avaient mon âge, Alger 1954-1952* met en scène une bombe qui explose et à laquelle réchappe de justesse le héros, tandis qu'on peut voir un homme à terre. La légende laisse planer un doute que l'image ne conforte guère : « les hommes à terre que David avait entraperçus [...] étaient ils morts? ». À la page suivante, il est par ailleurs fait référence au « 26 mars 1962 : rue d'Isly » et à la « fusillade meurtrière sur une manifestation d'Européens désarmés », corroborée par une image montrant des civils à terre, l'un d'entre eux nageant dans une flaque de sang. La fin du récit autobiographique de Virginie Buisson *L'Algérie ou la mort des autres* s'inscrit textuellement dans ce même genre de saturation par la mort (dès le titre au demeurant), au plus près de son horreur : « Femmes éviscérées, blessées, achevées ; enfants égorgés ; corps torturés, les derniers moments de la France en Algérie me rentrent dans le corps ». Quant à Ange-Abraham Choukroun, le héros d'*Alger un enfant dans la tourmente*, un roman de Line Meller-Saïd, ce qu'il raconte, à la date du 3 juillet 1962, c'est la mort généralisée.

Si la plupart de ces œuvres situent leur intrigue dans cette Algérie mortifère, la France des années soixante est également utilisée comme cadre et se trouve aussi placée sous le signe de la mort, avec notamment la répression sanglante du 17 octobre 1961 (dans les romans de Leïla Sebbar, Ahmed Kalouaz, Michel Le Bourhis) ou la tragique manifestation du métro Charonne, le 8 février 1962, événement tragique autour duquel Christophe Léon construit son *Dernier métro*.

ENTRE RUPTURE, RÉCONCILIATION ET TRAVAIL DE MÉMOIRE

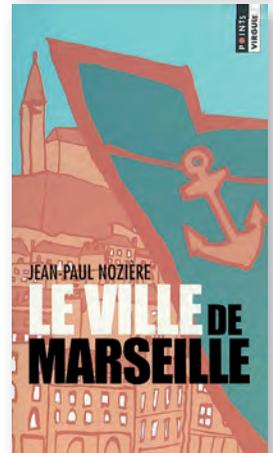
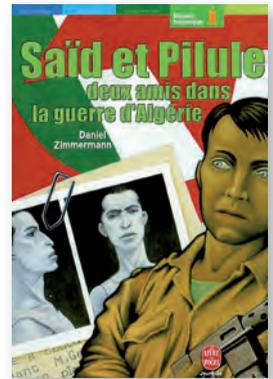
Rien n'est donc passé sous silence de ce grand conflit du xx^e siècle, ni sa complexité, ni sa violence. Les auteurs jeunesse tendent à l'embrasser dans ses dimensions les plus variées. Mais tous n'ont pas la même visée. On peut ainsi distinguer trois grandes orientations dans le corpus constitué par ces œuvres : les œuvres qui ont pour ambition de dire la rupture, celles qui dépassent cette rupture pour aborder les rives de la réconciliation, celles, enfin, qui insistent sur le devoir de mémoire.

La dimension douloureuse de la séparation est particulièrement sensible dans le témoignage de Virginie Buisson et dans des romans dont le titre même porte cette idée comme *Oran 62 - la rupture* de Pierre Davy ou ... *Et puis je*

suis parti d'Oran de Lucien-Guy Touati. D'autres œuvres comme *J'étais enfant en Algérie* de Leïla Sebbar ou *Saïd et Pilule* de Daniel Zimmermann jouent des ressorts dramatiques de cette séparation, en évoquant des ruptures, amicales ou géographiques. Souvent, l'image du départ en bateau est utilisée, stéréotype narratif (et/ou pictural) qui marque l'éloignement et prend encore plus de force symbolique quand il constitue la chute : dans *Quand ils avaient mon âge*, la dernière double page est d'ailleurs entièrement construite sur le départ en bateau, vu aussi bien par ceux qui partent que par ceux qui restent. Le roman de Jean-Paul Nozière, *Le Ville de Marseille*, au titre pour le moins évocateur puisqu'il renvoie au nom du bateau, s'achève également par l'évocation du départ. *La Guerre au bout du couloir*, roman de Christophe Léon qui raconte les représailles subies par les Pieds-Noirs en juillet 1962, vécues par un jeune narrateur livré à lui-même dans Oran et découvrant alors « l'ennemi » arabe sous un jour différent, se termine par cette scène emblématique de départ vers la France sur le bateau.

À l'exact opposé, certains textes insistent sur la réconciliation, l'idée de dépasser les ruptures amicales et géostratégiques, pour envisager un présent plus apaisé. Jean-Pierre Vittori et Jacques Ferrandez choisissent par exemple de terminer leur album *Midi Pile, l'Algérie* sur cette idée de concorde via les émouvantes retrouvailles du grand-père de Saïd et d'un appelé du contingent, cinquante ans plus tard. La dernière double page montre parfaitement cette fraternité retrouvée : sur l'image qui occupe l'intégralité de la page de droite, on voit l'ensemble des protagonistes déjeuner sereinement, l'ancien appelé du contingent et l'ancien fellagha tranquillement installés face-à-face, entourés des enfants qui ont eux-mêmes abandonné toute velléité belliqueuse après avoir découvert que l'homme mystérieux était une connaissance du grand-père de Saïd. Sur la page de gauche, un pistolet, séparé de l'illustration de droite par l'espace réservé au texte, symbolise la mise à l'écart de l'arme source de mort, comme un lointain fantôme du passé. Dans une perspective similaire, l'album de Thierry Lenain et Olivier Balez, *Wahid*, joue sur l'effet de miroir entre deux hommes luttant dans des camps adverses durant la guerre (« Habib tira peut-être sur Maurice, Maurice tira peut-être sur Habib ») mais qui survivent aux combats et deviennent pères, l'un d'un petit garçon, l'autre d'une petite fille. Leurs enfants grandissent, se rencontrent et finissent par s'éprendre l'un de l'autre. De leur amour naîtra Wahid, qui incarne le fruit de cette union franco-algérienne et le dépassement des conflits passés. L'album se clôt sur une jolie promesse d'espoir : « C'est ainsi. L'amour est plus fort que la guerre ».

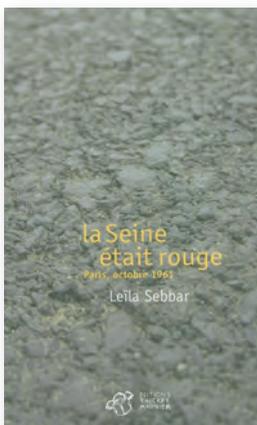
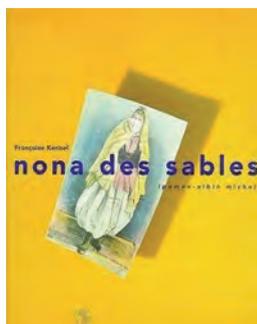
Le troisième type d'œuvre, enfin, insiste sur la nécessité de se souvenir, et de garder trace du conflit, jusque dans ses aspects les moins diffusés. Comme le constate Benjamin Stora dans son ouvrage *La Guerre d'Algérie expliquée à tous*, « pendant longtemps, la guerre d'Algérie a été refoulée, "mise sous le tapis" et, « au tournant du xx^e siècle, on a pu observer une nouvelle vague de "retours de mémoire" ». Afin de dépasser le silence (« Dans la famille, on ne parle pas des amours de Jeanne. [...] Ni de la guerre d'Algérie. Les Pieds-Noirs ont des trous de mémoire » dit Manuela dans l'album de Françoise Kerisel *Nona des Sables*), ces textes prennent alors souvent la forme de l'enquête, métaphore de la recherche d'éléments propres à assurer un véritable travail



↑ Daniel Zimmermann : *Saïd et Pilule*, Hachette Livre, 1998 (Le Livre de Poche Jeunesse).

↑ Jean-Paul Nozière : *Le Ville de Marseille*, Le Seuil, 2002 (Points virgule).

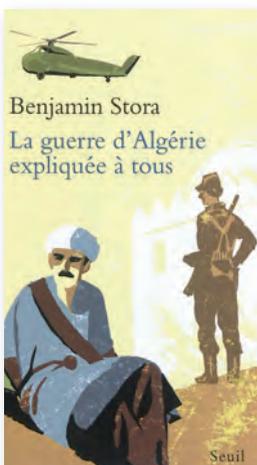
↑ Christophe Léon : *La Guerre au bout du couloir*, Thierry Magnier, 2008 (Roman).



↑
Françoise Kerisel: *Nona des sables*, Paris, Ipo, 1996.

↑
Leïla Sebbar: *La Seine était rouge*, Thierry Magnier, 1999.

↓
Benjamin Stora: *La Guerre d'Algérie expliquée à tous*, Le Seuil, 2012.



d'Histoire. *La Seine était rouge* de Leïla Sebbar emprunte ce chemin grâce à la recherche d'Amel qui veut savoir ce que sa mère et sa grand-mère lui taisent, tout comme le jeune héros de Michel Le Bourhis dans *Les Yeux de Moktar* qui cherche à découvrir ce que cache la vie de ce personnage. Les deux auteurs se centrent sur la journée du 17 octobre 1961, « une journée portée disparue » comme l'explique Jean-Luc Einaudi qui signe la postface du livre de Michel Le Bourhis et raconte comment la répression menée contre la manifestation des Algériens vivant en France, sous les ordres de Maurice Papon, fut terrible. Sur le même sujet, Ahmed Kalouaz, dans *Les Fantômes d'octobre, 17 octobre 1961*, clôt son récit en écrivant que son grand-père disparu « avec beaucoup de ses amis au mois d'octobre 1961 » « regarde vers nous, en espérant que nous n'oublierons jamais les fantômes d'octobre ». Le roman de Didier Daeninckx *La Prisonnière du djebel* est articulé lui aussi sur ce procédé de la recherche d'un événement caché : Éric découvre ainsi une photographie mystérieuse représentant une jeune femme attachée à un arbre et un soldat fumant une cigarette au premier plan, son grand-père, dans l'Ouarsenis, au moment de la guerre. Il veut savoir ce qui s'est passé et n'apprendra plus de détails qu'à la toute fin du roman, par une lettre de son grand-père qui ne réussit pas à s'exprimer autrement. Daeninckx en vient même à problématiser, avec le personnage de ce grand-père, la difficulté d'aborder le passé. Au-delà de ce qui est caché, c'est la difficulté même à se retourner sur le passé qui est alors mise en scène.

LA MÉMOIRE RECOUVRÉE

Les œuvres de littérature de jeunesse articulées autour de la guerre d'Algérie, même si elles adaptent leur évocation de celle-ci, ne passent donc rien sous silence : ni la complexité intellectuelle des enjeux, ni la dureté du conflit. Elles construisent un réseau mémoriel sans faux-semblant, apte à confronter le jeune lecteur à la question du sens : sens de la guerre, sens de l'Histoire. À leur façon, bien souvent didactique, elles interrogent avec finesse cette partie de la mémoire trop longtemps cachée du siècle passé. ●



www

Pour prolonger la lecture de cet article voir aussi celui d'Anne Schneider: *L'Ailleurs, un espace mémoriel entre deux rives: la littérature de jeunesse d'immigration algérienne* dans le n°263 de notre revue <http://lajoieparleslivres.bnf.fr>



↑

Thierry Lenain, ill. Olivier Balez :
Wahid, Albin Michel Jeunesse, 2003.

BIBLIOGRAPHIE DES LIVRES CITÉS

Robert Bigot : *Sous le calme du djebel*, Actes Sud Junior, 2003.

Gilles Bonotaux, Hélène Lasserre : *Quand ils avaient mon âge, Alger 1954-1962*, Autrement Jeunesse, 2002.

Virginie Buisson : *L'Algérie ou la mort des autres*, Gallimard, 2011 (Scripto).

Didier Daeninckx : *La Prisonnière du djebel*, Oskar Éditeur, 2012 (Histoire et société).

Pierre Davy : *Oran 62 – la rupture*, Nathan, 2002 (Les Romans de la mémoire).

Jacques Delval : *Le Train d'El Kantara*, Flammarion, 1987 (Castor Poche).

Ahmed Kalouaz : *Les Fantômes d'octobre, 17 octobre 1961*, Oskar Éditeur, 2011 (Histoire et société).

Françoise Kerisel : *Nona des sables*, Paris, Ipoméie-Albin Michel, 1996.

Michel Le Bourhis : *Les Yeux de Moktar*, Syros Jeunesse, 2003 (Les Uns les autres).

Thierry Lenain, Olivier Balez : *Wahid*, Albin Michel Jeunesse, 2003.

Christophe Léon : *La Guerre au bout du couloir*, Thierry Magnier, 2008 (Roman).

Christophe Léon : *Dernier métro*, La Joie de Lire, 2012 (Encrage).

Line Meller-Saïd : *Alger un enfant dans la tourmente 1958-1962*, Éditions Raphaël, 2001.

Catherine Milkovitch-Rioux : « Pour une histoire "à hauteur d'enfant" », *Enfants en temps de guerre et littératures de jeunesse (xx^e-xxi^e siècles)*, BNF – Centre national de la littérature pour la jeunesse / Presse Universitaires Blaise Pascal, 2013.

Jean-Paul Nozière : *Un été algérien*, Gallimard Jeunesse, 1990 (Page Blanche), 2012 (Scripto).

Jean-Paul Nozière : *Le Ville de Marseille*, Le Seuil, 1996 (Fictions), Gallimard Jeunesse, 2007 (Scripto).

Leïla Sebbar : *J'étais enfant en Algérie*, Éditions du Sorbier, 1997.

Leïla Sebbar : *La Seine était rouge*, Thierry Magnier, 1999.

Lucien-Guy Touati : *... Et puis je suis parti d'Oran*, Flammarion, 1985 (Castor Poche).

Benjamin Stora : *La Guerre d'Algérie expliquée à tous*, Le Seuil, 2012.

Jean-Pierre Vittori, Jacques Ferrandez : *Midi pile, l'Algérie*, Rue du monde, 2001 (Histoire d'Histoire).

Daniel Zimmermann : *Saïd et Pilule*, Hachette Livre, 1998 (Le Livre de Poche Jeunesse).